

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

— 21 —

LA GAZETTE

DES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 28 MARS 1870. No. 10.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Nous accusons réception du Prospectus du *Dictionnaire Généalogique* de M. l'abbé Tanguay. Ci-suit les conditions:

Le *Dictionnaire Généalogique* sera publié par volume de 800 pages grand in-octavo à deux colonnes, tel que le présent Prospectus.

Le 1<sup>er</sup> volume donnera l'histoire et la formation des noms de familles; leurs variations et les surnoms; en outre, près de 30,000 informations généalogiques, à commencer de l'année 1608.

Les bulletins de souscription signés pour \$2.50, seront reçus jusqu'au 1<sup>er</sup> avril prochain, au bureau de M. Eusèbe Sénécal, N<sup>o</sup> 10, rue Saint-Vincent. Après cette date le prix sera invariablement élevé à \$4.00 le volume.

Le volume sera expédié qu'après réception du montant de la souscription.

Nous espérons que nos compatriotes sauront apprécier ce précieux travail.

## Troisième Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS,  
COMME CHEF DE FAMILLE.

(Suite.)

Les cœurs des époux chrétiens ne sont pas unis seulement par une affection naturelle, comme le sont ceux des infidèles et des païens ; car le sacrement de mariage reçu dans de saintes dispositions, fait couler en eux un amour pur, saint, divin même, puisqu'il est semblable à l'amour qui unit le fils de Dieu à son Eglise, et l'Eglise à Jésus-Christ.

On peut donc dire d'un jeune homme et d'une jeune personne qui viennent d'unir leur vie par le sacrement de mariage reçu saintement : l'Esprit-Saint est dans leur cœur et va y produire, tant qu'ils n'y mettront pas d'obstacles, les mêmes effets qu'il a produits entre le fils de Dieu et son épouse, l'Eglise ; c'est-à-dire, qu'il leur fera subir avec joie les épreuves qui accompagneront leur union, et leur fera accepter, sans se rebuter jamais, les assujettissements, les contrariétés et les déceptions qu'elle entraîne.

Ainsi la grâce que reçoivent les époux aura donc pour premier effet d'adoucir les froissements qu'amènent nécessairement les oppositions de vues et de caractères, de rendre les charges plus légères, les obligations moins pesantes, les sacrifices plus doux, et de faire goûter, au milieu des embarras, des peines du ménage, des joies et des consolations qui ne peuvent être que le partage de la vertu.

Aussi, tandis que les unions que la passion ou une amour tout charnel ont seuls formées, se relâchent, et se changent presque toujours en un joug insupportable, qui produit les plus funestes effets, les cœurs unis dans l'amour et la charité de Jésus-Christ, s'affectionnent de plus en plus, et le temps ne fait que donner à leur union une fraîcheur toujours nouvelle.

La grâce du sacrement de mariage a pour second

effet d'unir, étroitement les parents chrétiens, à leurs enfants, s'il plaît à Dieu de leur en donner. En effet, voici ce qui se passe au sein d'une famille où règne l'Esprit-Saint en permanence : La charité, qui unit les époux, devient entre leurs mains le plus puissant moyen de bien élever leurs enfants et de leur communiquer la vie surnaturelle, qu'ils ont eux-mêmes reçue avec abondance. A l'ombre de l'autel domestique où le père et la mère renouvellent, à chaque instant, l'engagement solennel qu'ils ont contracté dans le temple du Seigneur, en présence de son ministre, le cœur de ces tendres et jeunes enfants reçoit sans peine l'influence bienfaisante des exemples de sacrifices, d'abnégation, de charité et de toutes les vertus qu'ils ont sous les yeux. Ses exemples leur donnent l'intelligence des enseignements religieux, qui viennent, comme par degré, à mesure que leurs facultés se développent. Et ainsi, sans difficultés, sans user de la verge, le cœur de ses enfants se forme à la vertu, leur esprit s'élève souvent vers le ciel, et leur mémoire se complait au souvenir des actes héroïques et saints, leur intelligence découvre le doigt de Dieu dans tous les événements qui se passent sous leurs yeux. Et l'influence de cette éducation ne se borne pas aux années de la jeunesse, mais, ordinairement, elle dure autant que la vie. Maintenant, entrons dans cette famille, interrogeons-en tous les membres et voici la réponse unique que nous recevrons : " Nous sommes heureux." Le père est heureux, parce qu'il aime Dieu, et son épouse et ses enfants en Dieu ; la mère est heureuse, parce que son cœur, qui est uni à celui de Jésus-Christ, aime tendrement son mari et ses chers enfants ; les enfants sont heureux, parce qu'ils sont vertueux, parce qu'ils respectent les auteurs de leurs jours comme les représentants de la divinité et qu'ils les aiment autant qu'ils en sont aimés.

Quel beau spectacle que celui d'une famille chrétienne ! Que d'efforts ne devraient donc pas faire les

jeunes gens des deux sexes, pour arriver un jour au bonheur réservé à ceux qui s'unissent dans le Seigneur !

Au contraire, quel triste spectacle que celui d'une famille où ne règne ni la charité, ni l'amour chrétien ! Jetons un rapide coup d'œil sur ce qui se passe, au sein de cette famille. Introduits au foyer domestique, qu'entendons-nous ? Le mari a toujours le reproche à la bouche ; sa figure porte sans cesse l'emprunte du mécontentement et de la colère. Sa femme, ses enfants, tout ce qui l'environne lui paraît insupportable. La mère, de son côté, tient à ses droits, s'efforce de prouver que tous les torts sont du côté de son mari ; elle va même jusqu'à maudire le jour où elle a donné sa main à cet homme. Les enfants, qui n'ont sous les yeux d'autres exemples que ceux des emportements, de la haine, des imprécations, se détestent entr'eux, méprisent leurs parents et les abandonnent le plus tôt qu'ils peuvent, en leur reprochant de ne leur avoir donné la vie, que pour les rendre malheureux.

Ces ménages, qu'on peut appeler un enfer anticipé, sont-ils nombreux ? Hélas ! qu'ils étaient rares au milieu de nous, il y a un demi-siècle ! Mais, qu'ils se multiplient de nos jours ! Et quelles peuvent donc être les causes d'un si grand malheur ? Les voici : bon nombre de jeunes gens oublient qu'une bonne femme est un trésor précieux, mais que ce trésor est le prix de la vertu ; plusieurs jeunes filles, de leur côté, perdent de vue, qu'un époux suivant le cœur de Dieu, n'est que la récompense ordinaire de la modestie, de la sagesse et de la piété. Et ces jeunes gens et ces jeunes filles, comment s'approchent-ils du temple, de l'autel où ils doivent se jurer amour et fidélité inviolables ? tout en venant à l'église, sous prétexte de solliciter les bénédictions du ciel, ils n'y sont le plus souvent conduits que par la passion, l'intérêt, ou peut-être encore par des convenances tout humaines.

S'inquiète-t-on beaucoup aujourd'hui, avant de prendre un engagement qui ne doit finir qu'avec la vie, des garanties qu'un cœur pur, dévoué, honnête et vertueux peut seul donner, pour les intérêts du temps et de l'éternité? Dans combien de cas n'accorde-t-on pas la préférence à la fortune, à la position, à certains avantages extérieurs, tels que la beauté, des manières aisées, etc., sur les qualités morales et religieuses, conditions essentielles de la fidélité, du dévouement et en somme du vrai bonheur? On songe, à peine, à ces dernières qualités, et on attend, pour constater si elles existent dans la personne de son choix, le moment où leur absence, ne peut plus qu'être pleurée amèrement.

Au jour de l'union, tous les moyens sont mis en œuvre, pour s'étourdir, pour se tromper et pour ne pas apercevoir l'abîme où l'on va se précipiter. Cadeaux, parures, réjouissances, etc., tout est amené à point pour séduire les esprits frivoles et volages et pour tromper ceux qui ne regardent qu'à la surface des choses. Mais, au bout de quelques jours, le calme s'est fait, ces jeunes personnes commencent à se regarder en face, à apercevoir leurs défauts; au bout de quelques mois, de quelques années, les devoirs pénibles, les sacrifices douloureux, les responsabilités sérieuses, apparaissent les uns après les autres. Alors on ouvre de grands yeux et qu'aperçoit-on? Au lieu de ces roses éclatantes qui entouraient les liens indissolubles du mariage, n'apparaît plus qu'une fleur fanée, qui laisse apercevoir de nombreuses épines. La passion éteinte, l'inconstance du cœur apparaît dans toute sa force, les assujettissements de toute nature se pressent en foule et ne laissent plus de place à cette liberté, à ces jouissances qu'on avait rêvées.

Et dans une semblable situation, l'âme qui a négligé le secours qui lui était nécessaire, et qui ne trouve ni en elle, ni autour d'elle la force suffisante pour porter ce fardeau, murmure, se décourage, tombe

dans l'abattement et s'irrite outre mesure. Elle va jusqu'à préférer les plaintes les plus injustes contre son état, contre la société, contre Dieu même. Ah ! si cette âme pouvait encore être juste, à qui adresserait-elle des reproches, si ce n'est à elle-même, et à ceux qui voulant exploiter son inconsidération et sa légèreté, l'ont poussée ou entraînée dans une carrière, sans lui donner les moyens d'éviter les dangers qui l'y attendaient, sans lui montrer les sévères obligations qu'elle aurait à y remplir.

D'après ce qui précède, les jeunes gens doivent comprendre que ce qu'ils doivent craindre par dessus tout, c'est une union mal assortie, c'est le choix d'une personne sans pudeur, sans dévouement, sans piété, pour femme ou pour mari, enfin c'est un mariage sans préparation et profané. Une société où la profanation de ce grand sacrement devient une chose assez fréquente, est une société perdue et qui a déjà bien des traits de ressemblance avec la société des démons dans les éternelles prisons.

Que tous ceux qui se préparent au mariage, se pénètrent bien de cette vérité : ce sacrement constitue un état qui demande une constance de volonté et un empire sur les passions supérieures aux forces de l'homme livré à lui-même. Cependant, une expérience de dix-huit cents ans nous démontre clairement que ce que l'humanité ne peut trouver en elle-même, elle le trouvera dans son union avec Jésus-Christ, et que la fidélité conjugale, le dévouement, l'abnégation, une tendresse inaltérable deviendront faciles pour tous les époux qui s'unissent dans le Seigneur.

Comme l'a si bien dit un écrivain catholique, hors de Jésus-Christ, le mariage est une société privée de ses bases. Trop souvent, il devient un joug intolérable, et plus souvent encore, il se réduit à une association purement extérieure, où les cœurs n'ont aucune part. En Jésus-Christ, c'est un lien sacré qui

unit les cœurs, les purifie, les sanctifie, accroit leurs forces, adoucit leurs douleurs, rend les joies du foyer domestique plus douces, en les rendant plus méritoires, et prépare les cœurs qu'il unit, à goûter au ciel les délices de cette union du fils de Dieu avec son Eglise dont il est ici-bas la vivante image.

(A continuer.)

### L'ingratitude et la scélératesse d'un fils.

Le fait que nous allons rapporter a un caractère de cruauté et de scélératesse qui ne peut être surpassé. Lorsque nous l'entendîmes raconter, dans un sermon, pour la première fois, il y a de cela quelques années, nos cheveux se dressèrent sur notre tête, notre sang se glaça dans nos veines, et nous ne pouvions nous persuader que la malice de l'homme pût atteindre ces limites. Mais quand le prédicateur détourna ses regards de ce fils barbare et dénaturé pour les porter sur le chrétien prévaricateur, et qui crucifie de nouveau Jésus-Christ dans son cœur par le péché, nous fûmes forcé de nous écrier avec le prophète : *Il y a dans le cœur de l'homme un abîme d'iniquité!*

Comme nous touchons au temps que l'Eglise consacre au souvenir des souffrances de l'Homme-Dieu, nous ne croyons devoir mieux faire que de fournir à nos lecteurs, dans l'histoire que nous allons raconter et dans l'application que nous en ferons, une suite de méditations qui ne pourront que produire les effets, les plus salutaires.

Si nous avons à parler à des incrédules, à des impies, nous rappelant cette parole de l'Ecriture-Sainte : *ne mettez point de perles devant les porceaux*, nous reculerions devant la tâche que nous entreprenons; mais assuré des dispositions de tous ceux qui nous lisent, du prix qu'ils attachent à la méditation des grands mystères de notre sainte religion, nous ne



doutons pas qu'ils recevront avec reconnaissance les quelques réflexions que nous leur présentons pour le temps de la passion.

Une mère devenue veuve après quelques années de mariage, avait un fils unique auquel elle donna, dans l'enfance, tous ses soins. Quand vint surtout, pour ce cher enfant, l'époque de la première communion, elle ne négligea rien pour lui faire comprendre toute la grandeur et la sainteté de cette action. Le fils profita des leçons de la mère et s'approcha de la table sainte avec une piété toute angélique; si bien que tous ceux qui le virent s'écriaient: "*quel saint enfant!*"

Après cette époque, trois à quatre ans s'écoulèrent pour cet enfant, dans la pratique de la piété fidèle et de toutes les vertus. La mère, quoique pauvre, se sentait heureuse en la compagnie d'un fils qui étudiait ses moindres désirs et qui cherchait à les satisfaire; aussitôt qu'il les connaissait.

La pauvre mère était loin de prévoir le malheur qui l'attendait! Quand son enfant eut atteint l'âge de seize à dix-sept ans, âge si fatal pour un si grand nombre de jeunes gens, il fit la rencontre d'un jeune homme qui avait approché pour la première fois de la table des anges avec lui; mais qui avait fait une première communion sacrilège. Ce jeune homme, pour étouffer les remords qui le poursuivaient et le tourmentaient le jour et la nuit, s'était livré à tous les désordres. Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec son nouvel ami, il lui cacha soigneusement les chagrins qui le dévoraient, et chercha à lui persuader qu'il était heureux. Il lui apprit peu à peu les secrets du crime et, avec un artifice diabolique, il ne lui montra que le beau côté de ses désordres et les avantages qu'il en retirait.

Le jeune orphelin candide, sans défiance, tomba insensiblement dans les filets que lui tendait son compagnon perfide. Quelques mois se passèrent ainsi;

non sans faire naître quelque inquiétude au cœur de la pauvre mère, car elle voyait, avec regret, son fils s'éloigner d'elle de plus en plus. Son trouble devint même insupportable quand elle vit que les absences de son enfant se prolongeaient avant dans la nuit.

Tous les jours elle pressait cet enfant de lui faire connaître pourquoi il s'éloignait si fréquemment de celle qui n'avait que lui au monde pour la consoler dans ses peines. Mais, elle ne recevait que des réponses évasives et qui ne faisaient qu'accroître son ennui. Un jour même, cet enfant s'oublia au point de tenir ce langage à l'auteur de ses jours : "Ma mère, que ce soit la dernière fois que vous m'interrogiez ! Je n'ai aucun compte à vous rendre ! Il doit vous suffire que je vous donne de l'argent pour acheter du pain, quand vous en avez besoin. Quant aux moyens que j'emploie pour gagner cet argent, cela ne vous regarde nullement. Si vous m'importunez encore par vos demandes indiscrettes, je saurai bien vous faire taire." Le misérable.

Un pareil langage ne laissa plus de repos à la pauvre mère. Je pénétrerai son secret, se dit-elle, dans l'excès de sa douleur, car mon fils est perdu, et il me faut le ramener à son Dieu et à sa mère !

Un soir, que cet enfant quitta la maison paternelle, à la tombée de la nuit, pour mettre son projet à exécution, la malheureuse femme le suivit à distance. Après une demi-heure de marche, environ, le fils pénètre dans une forêt, la mère y pénètre à sa suite. Dans un taillis touffu, il prend un objet informe qu'il charge sur ses épaules—la mère ne put deviner quel était cet objet. Quelques arpents plus loin, on arrive à un rocher dans le flanc duquel la nature avait pratiqué une anfrise ; le fils y entre, la mère demeure à la porte. Aussitôt une pierre est renversée et donne libre accès à une grotte assez profonde où se trouvaient déjà plusieurs hommes réunis ; le fils y pénètre et la pierre est relevée, sans pourtant fermer complètement

l'ouverture. La pauvre mère s'avance aussitôt dans la première pièce, pour saisir le secret fatal..... Bon Dieu ! quel spectacle va s'offrir à son regard maternel ! Elle s'appuie sur la pierre qui servait de porte, elle attache son œil à une petite ouverture laissée libre. Que voit-elle ! Une table autour de laquelle sont rangés six hommes à figures sinistres. Sur cette table chargée de mets, sont des crânes, des vases remplis de sang ! — Qu'entend-t-elle ? — Celui qui paraissait être le chef de la bande se lève, élève en l'air une masse maculée de sang et dit d'une voix sombre et terrible : Amis, regardez bien, je tiens ici la tête de celui qui a souvent soulagé ma mère, dans sa détresse, et qui a soutenu les premières années de mon existence..... Au même instant, il tire par les cheveux une tête ensanglantée que l'infortunée mère reconnaît pour être celle de son bienfaiteur..... A cette vue, elle est frappée de stupeur, elle tombe à la renverse, en poussant un affreux gémissement..... Dans cet assassin, dans ce chef de brigands et de meurtriers, elle a reconnu son fils..... Au bruit qu'elle fait dans sa chute, tous ces suppôts de l'enfer se lèvent précipitamment en s'écriant : nous sommes trahis. Le premier qui pénètre dans cette pièce, aperçoit le corps d'une femme étendu, sans mouvement, sur le sol. Il va pour le frapper de son poignard, mais une main vigoureuse l'arrête, et une voix terrible fait entendre ce langage infernal : "C'est à moi qu'appartient le droit de donner la mort à celle qui m'a donné la vie, de déchirer le sein qui m'a nourri, d'arracher le cœur qui n'a battu que pour moi..... Le malheureux..... Il a reconnu sa mère, dans cette femme qui gît à ses pieds..... il la poignarde, d'un coutelas qu'il porte à sa ceinture, il lui tranche la tête, dépouille son crâne, s'en sert comme d'un vase pour recueillir le sang qui s'échappe du cœur qu'il a arraché, et dit à ses compagnons : "Venez vous abreuver du sang qui coule dans mes veines....."

Horreur ! ! Detournons nos regards, voilons-nous la face pour ne pas voir plus longtemps un forfait qui ravale l'humanité au-dessous de la brute.

Il n'est pas possible, nous direz-vous, de rencontrer sur la surface du globe, et dans toute la suite des siècles, un second monstre aussi féroce, aussi cruel que celui dont vous venez de nous rapporter le fait. Le crime de Caïn n'a plus rien d'affreux en présence de celui de ce fils barbare.

Détrompons-nous, chers lecteurs, et pour nous convaincre qu'il existe, dans l'ordre moral, des êtres mille fois plus ingrats et plus dénaturés que ce malheureux fils, relevons le cadavre mutilé et ensanglanté de cette mère infortunée, plaçons à ses côtés un crucifix et examinons attentivement ces deux objets. Faisons plus : forçons ce fils barbare à comparaître à notre tribunal, malgré l'horreur que peut nous causer sa présence. D'un autre côté, interrogeons les bourreaux de l'homme des grandes douleurs. Allons plus loin encore, comptons, si nous le pouvons, les coups qu'ont reçus ces deux victimes, examinons les circonstances où ces deux attentats ont été commis, les cruautés exercées contre l'un et l'autre, les outrages qu'on leur a prodigués. Après cet examen, arrêtons-nous, quelque temps..... et décidons ensuite qui doit nous inspirer le plus d'horreur, de ce fils parricide, ou des bourreaux du calvaire.

Quant à ces bourreaux, nous direz-vous, il y a longtemps qu'ils ont reçu le terrible châtement dû à leur déicide, et pourquoi nous rappeler leur souvenir ? Ne nous trompons point ; ces bourreaux existent encore aujourd'hui, ils vivent au milieu de nous, ils sont plus nombreux que jamais ; dans nos temps malheureux. Et ces bourreaux, saint Paul nous apprend à les connaître. Parlant des pécheurs, ce grand apôtre nous assure qu'ils crucifient, de nouveau, Jésus dans leur cœur. C'est donc nous, nous tous, qui avons péché mortellement, qui sommes ces affreux déicides.

Maintenant, pour bien comprendre toute la malice, toute l'ingratitude et toute la culpabilité de notre conduite, retournons à l'instant où nous sommes entrés dans la vie, pour remonter de là, avec les années. Nous le savons, nous sommes arrivés à la lumière revêtus de la malédiction comme d'un vêtement, chargés de chaînes pesantes, esclaves du plus hideux des maîtres. A notre vue, le fils de Dieu a fermé les yeux sur notre difformité, et n'écoutant que sa tendresse, il a brisé nos liens, lavé nos souillures avec son sang précieux. De cet instant, il nous a mis sous la garde d'un prince de sa cour, qu'il a chargé de veiller sur nous le jour et la nuit. Quelques années plus tard, il est encore accouru au-devant de notre faiblesse ; il nous a relevé de nos chutes, au tribunal de la pénitence, il nous a admis à sa table sainte, nous a nourri de sa chair, abreuvé de son sang. Et ce mystère d'amour, il l'a renouvelé, en notre faveur, autant de fois qu'il nous a plu de nous approcher de lui. Il a fait plus, il a voulu demeurer au saint Tabernacle, pour nous y attendre, pour nous consoler, essuyer lui-même nos larmes, et se rendre à tous nos légitimes desirs.

Voilà, avec les grands mystères de l'Incarnation et de la rédemption, un abrégé des bienfaits dont Jésus-Christ nous a comblé et nous comble encore tous les jours. Et nous, comment avons-nous su reconnaître tant et de si prodigieuses faveurs ? Ah ! si nous avons eu le malheur de pécher mortellement, comme la vue d'un crucifix doit nous rappeler de terribles souvenirs, nous faire d'épouvantables reproches ! Comme cette vue doit nous convaincre que nous avons été plus cruels, plus ingrats, plus barbares que le fils dont l'acte nous a inspiré tant d'horreur ! Et comment entendre ce cri de notre conscience et ne pas mourir de douleur ? Je suis un déicide !..... j'ai renouvelé l'attentat du calvaire !..... j'ai porté une main sacrilège sur le corps adorable de mon sauveur !..... je l'ai couvert de blessures profondes !.....

Que me reste-t-il à faire pour réparer un si grand forfait? Ce qui nous reste à faire, le voici : au moins, pendant la sainte quinzaine que l'Eglise, en deuil, consacre au souvenir des souffrances de l'Homme-Dieu, imitons la conduite d'un homme qui, dans le siècle dernier, nous a donné l'exemple d'un véritable repentir.

Cet homme était propriétaire d'une fortune assez considérable qu'il augmentait tous les jours par ses exactions et ses injustices. Ce malheureux ayant mis en oubli les enseignements d'une mère chrétienne, les promesses solennelles de son baptême, les joies pures qu'il avait goûtées au beau jour de sa première communion, ne gardait plus aucune réserve dans sa conduite et ne cherchait plus qu'à satisfaire ses appétits sensuels. Il était impur, ivrogne, colère, orgueilleux, avare, etc.

Ces excès lui avaient fait oublier les fêtes les plus solennelles et les plus touchantes de l'Eglise.

Un jour, il passait devant un temple où la foule des fidèles se pressait pour entrer. Poussé par la curiosité, il demande à l'un de ceux qui se trouvaient les plus près de lui : mais, qu'est-ce donc, qu'allez-vous faire dans cette église? On lui répond : ignorez-vous que c'est aujourd'hui le jour de la passion. En effet, c'était le vendredi saint, et il l'avait oublié.

Ce malheureux, sans trop savoir pourquoi, entre à la suite de la foule et va se cacher derrière un pilier.

Il y avait à peine quelques minutes qu'il était dans cette position, occupé à regarder de côté et d'autre, lorsqu'il vit un prêtre monter dans la chaire, portant dans sa main un crucifix. Ce prêtre fait l'histoire de la passion, et parle avec tant d'onction que des larmes coulent en abondance. Il n'y a pas même jusqu'à notre pécheur endurci qui se sent profondément ému.

Lorsque l'orateur fut rendu à ce moment solennel où il annonce que le fils de Dieu vient de rendre le dernier soupir, il élève à la hauteur de sa tête le crucifix et s'écrie d'une voix qui semblait partir du

fond de son âme : " Jésus est mort, il est mort pour nous tous.....mais où est le barbare qui a donné la mort au plus beau, au plus tendre, au plus aimable des enfants des hommes....." En entendant ces mots, la foule se sent comme terrifiée; elle tombe la face contre terre, et on n'entend plus que gémissements et sanglots qui couvrent la voix de l'orateur....."

Après cette scène si touchante, et lorsque l'office du jour fut terminé, la foule consternée s'écoula lentement emportant les impressions les plus fortes et les plus durables.

Une demie heure environ s'écoula, et il ne restait plus dans ce temple que le curé de la paroisse qui était là demandant pardon pour les fautes de tous ceux dont il était chargé. Tout-à-coup, il fut arraché à sa méditation par un long et profond soupir. Il regarde et aperçoit derrière une colonne, un homme paraissant plongé dans la douleur la plus profonde. Aussitôt, il dirige ses pas de ce côté et reconnaissant le pécheur public qui avait donné tant de scandale à sa paroisse, il lui demanda d'une voix tremblante : mais, mon ami, que faites-vous ici ? A ces mots, le cœur du pécheur semble se briser et il laisse échapper ces cris : " Mon père, mon père, me reconnaissez-vous ! Et si vous me reconnaissez, comment pouvez-vous vous humilier jusqu'à m'adresser la parole ! Ignorez-vous que je suis le bourreau de Jésus-Christ, et que l'histoire de la passion est l'histoire de mes désordres." En voyant les marques d'un si profond et si sincère repentir, le curé, à l'exemple du Bon Pasteur, relève ce grand criminel déjà purifié par la pénitence, le presse contre son cœur, mêle ses larmes aux siennes et lui dit : " Mon père, mon père, que je suis heureux de retrouver une brebis que je cherche depuis si longtemps ?....."

Quelques mois plus tard, ce pécheur scandaleux devenu pénitent, était enfermé dans un cloître et se livrait aux plus grandes austérités. Entr'autres sujets

d'édification qu'il donnait à ses frères en religion, voici ce qu'on raconte de lui : Les sujets ordinaires de ses méditations étaient quelques circonstances de la passion. Lorsqu'il était dans sa cellule, il tenait constamment un crucifix d'une main, il le pressait contre son cœur, le baignait de ses larmes, pendant que, de l'autre main, il se frappait la poitrine avec violence, en criant : « Miséricorde, miséricorde, ô Jésus crucifié, par moi tant de fois.

Quand il jetait la vue sur la divine bouche du fils de Dieu et qu'il se rappelait qu'elle avait été abreuvée de fiel, il disait de l'accent le plus déchirant : « O bouche qui n'avez fait entendre que des paroles de miséricorde et de clémence, qui n'avez répandu que des bénédictions, je vous ai offert le breuvage le plus amer, par mes sacrilèges, mes blasphèmes, mes paroles impures, mes impiétés, mes intempérances ! D'autres fois, considérant la tête de son divin sauveur chargée d'une couronne d'épines, il accusait son orgueil, son amour du luxe, d'avoir causé tant de douleur. D'autres fois encore, considérant Jésus cloué à la croix, comme sur un lit de douleur, il s'écriait : « Voilà votre ouvrage, » ô complaisances assidues, délicatesses de tous les instants, pour un corps toujours en révolte. Un jour, on le trouva étendu par terre, sur des pointes de clous aigus, et comme il refusait de se relever, on le supplia de dire pourquoi il s'infligeait un pareil tourment : C'est, dit-il, d'une voix suffoquée par les soupirs, pour donner la mort aux affections charnelles que j'ai si longtemps criminellement nourries dans mon cœur.

On l'entendait souvent faire l'énumération de ses désordres passés, se frapper la poitrine avec une pierre et dire avec amertume : « Venez, haines, médisances, calomnies, avarice, attachements aux biens frivoles de la vie, venez crimes de tous genres que j'ai nourris dans mon âme, venez contempler votre ouvrage sur la personne sacrée de mon rédempteur !.....



Ce véritable pénitent mourut le Vendredi-Saint, après quinze années passées dans les austérités et les larmes. On le trouva étendu sur un lit de cendre, tenant son crucifix étroitement pressé sur ses lèvres.

Que tous nos lecteurs, à l'exemple de ce saint religieux, consacrent, tous les jours, pendant la dernière quinzaine du carême, un quart-d'heure et plus, à méditer sur quelques-unes des circonstances de la passion, tenant leur regard attaché sur le crucifix, et nous les assurons d'avance que ce saint exercice leur méritera la faveur inappréciable de ressusciter véritablement au jour de Pâques.

### **Puissance de saint Joseph.**

Comme nous sommes à la fin du mois de saint Joseph, nous croyons devoir consacrer, dans ce numéro de notre petite gazette, un petit souvenir à ce puissant protecteur du Canada.

Voici ce que nous lisons dans la vie de la vénérable Mère de l'Incarnation :

Madame de la Peltrie était une française d'une vertu éminente. Un jour il lui tomba entre les mains la relation d'une mission que les pères de la compagnie de Jésus avaient entreprise chez les sauvages du Canada : elle la lut, et en même temps elle se sentit fortement pressée de coopérer au salut de ses pauvres âmes. Pendant qu'elle méditait sur les moyens d'exécuter son religieux projet, elle fut atteinte d'une maladie grave et si extraordinaire que les médecins, n'y comprenant rien, n'attendaient plus que sa mort. Dans cet état, la pieuse dame ne perdit pas de vue ses saints désirs ; Dieu lui-même, au milieu des douleurs de la maladie, la fortifia dans sa résolution, et lui inspira de faire un vœu à saint Joseph. La malade savait que c'était à la protection spéciale de ce grand saint que les missionnaires avaient recommandé la

conversion des peuples idolâtres du Nouveau-Monde : elle promet donc, s'il plaisait au saint de lui rendre la santé, de fonder et de doter à ses frais une maison d'éducation chrétienne pour les jeunes filles de cette contrée. A l'instant même où elle eut prononcé son vœu, le saint l'exauça : toutes ses douleurs, qui étaient des plus violentes, disparurent en un clin-d'œil ; et de cette maladie, jusqu'alors si cruelle, il ne lui resta qu'un peu de lassitude. Le médecin qui la trouva dans cet état si différent de celui de la veille, en fut aussi joyeux que surpris. "Madame, lui dit-il, que sont devenues ces douleurs si aiguës ? où sont-elles allées ? Monsieur, lui répondit-elle gracieusement, mes douleurs viennent de partir pour le Canada."

Elle ne tarda pas à exécuter son vœu. Elle fit bâtir le monastère où l'on devait recevoir les jeunes canadiennes, et ce fut la mère Marie de l'Incarnation, destinée de Dieu même à cette œuvre, qui en devint la première supérieure. Depuis, il lui fut montré dans une vision que saint Joseph était le protecteur du Nouveau-Monde, et que c'était à son intercession qu'elle devait d'avoir été appelée à y travailler au salut des âmes. C'est pourquoi elle donna à la nouvelle maison le nom de saint Joseph, et prit pour sceau l'image de ce glorieux patriarche tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

### CHRONIQUE.

La mort vient d'enlever à la France un de ses plus nobles enfants, un de ses écrivains et de ses orateurs les plus distingués ; et à l'Eglise, un de ses fils les plus dévoués.

M. le comte de Montalombert, qui vient de s'éteindre à l'âge de soixante ans, était une intelligence d'élite, une de ses grandes et vénérables figures qui forcent l'admiration et dont le souvenir ne s'efface

plus, un de ces athlètes pleins de foi et d'ardeur, que les obstacles et le danger n'effraient jamais, et qui ne savent s'arrêter que devant un mot d'ordre.

Voyons-le à l'œuvre, à cet âge où les pas de l'homme sont encore chancelants et ont besoin d'être guidés. Une révolution venait de passer sur la France, un fils de l'émeute venait de monter sur le trône de saint Louis; la liberté fut hautement proclamée, elle fut accordée à tous, excepté aux catholiques et à leur auguste mère, l'Eglise. A la vue des humiliations, de l'esclavage que l'on veut faire peser sur l'épaule du Christ, à la vue de la croix arrachée du faite de l'église de Notre-Dame, à Paris, et jetée dans la Seine, ce jeune homme, dont le front porte à peine vingt années, se sent profondément ému; et, animé du plus héroïque courage, il court arracher aux flots le signe sacré de notre salut, et appuyé sur le bras de cet instrument de notre rédemption, il dit à la foule impie et sacrilège qui l'entourne: " Vous avez arraché cette croix qui ornait l'église de Notre-Dame, et, après l'avoir foulée à vos pieds, vous l'avez ignominieusement jetée dans cette rivière. vous avez cru, sans doute, par cet acte sacrilège, détruire dans nos cœurs le respect et l'amour que nous lui avons juré. Apprenez de la bouche d'un enfant de l'Eglise, que vous vous êtes étrangement trompés. Quant à moi, votre impiété m'a réveillé de mon assoupissement religieux, et en voyant la croix ainsi profanée, je l'ai ramassée et placée glorieusement dans mon cœur, et je vous défie de venir l'y arracher."

Après cet acte digne de nos plus nobles héros chrétiens, le jeune de Montalembert prêta sa collaboration à l'*Avenir*, journal qui portait pour devise, *Dieu et Liberté*, et qui avait été fondé dans le but de forcer le gouvernement à accorder aux catholiques leurs immunités et à l'Eglise la liberté. Ces premières armes

furent glorieuses pour le champion catholique et terribles pour ses adversaires.

Mais bientôt le terrain où il combattait si vaillamment et avec un succès si marqué, lui fit défaut, et il lui fallut chercher ailleurs des aliments à son zèle religieux et à l'ardeur qui le dévorait.

La Providence lui ménagea l'occasion de développer son immense talent oratoire et de conquérir par sa parole convaincue, claire, entraînant, brûlant, ascendant qui lui était nécessaire pour le succès de la cause qu'il ne cessa de défendre, pendant les vingt années les plus glorieuses de sa vie : le triomphe de l'Eglise et de la vraie liberté.

A la mort de son père, arrivée en 1835, il devint pair de France, et, à l'âge de vingt-cinq ans, il entra dans cette chambre de la noblesse. De ce moment, il n'a cessé un seul instant de mettre les flots de son éloquence au service de la vérité, de la religion et de la liberté.

Entr'autres discours du comte de Montalembert, ceux qui méritent le plus d'être signalés sont les trois qu'il prononça en 1844, sur la liberté de l'Eglise, la liberté d'enseignement, et la liberté des ordres monastiques. C'est dans le dernier de ces discours qu'il prit ouvertement et fortement la défense des jésuites et qu'il concluait par ces mots si bien connus : "Nous sommes les fils des croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire."

A la veille de la révolution de quarante-huit, il prononça une harangue qui lui acquit tous les suffrages et qui força une feuille ennemie de lui rendre ce témoignage : "L'aiglon s'est fait aigle, aujourd'hui, et s'est élevé à une hauteur où l'amitié la plus complaisante ne le supposait pas capable d'arriver. Peu d'hommes de tribune ont compté dans leur vie un succès aussi complet. La chambre toute entière en a été jetée comme hors d'elle-même. . . . M. de Montalembert a réuni dans ce discours plusieurs qualités

éminentes dont une seule suffirait à la réputation d'un orateur."

Il fut le premier à solliciter l'intervention française en faveur de Pie IX, et ce fut dans un discours qu'il fit en réponse aux attaques que Victor Hugo lançait contre cette intervention, qu'il prononça ces admirables paroles : "L'Eglise.....c'est une mère, c'est la "mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne. On a "beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il vient un moment, "dans toute lutte contre l'Eglise, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain, et "où celui qui l'a engagée, tombe accablé, anéanti, "soit par la défaite, soit par la réprobation unanime "de l'humanité."

Ce grand homme, ce soldat chrétien, vient de descendre dans la tombe..... Catholiques du Canada, à l'exemple de ceux de la France, prosternons-nous avec respect sur cette tombe glorieuse, couvrons-la de fleurs, arrosons-la de nos larmes.

Si des tâches sont venues ternir l'éclat des dernières années de ce héros chrétien, n'oublions pas que celui-là mérite beaucoup d'indulgence, qui a employé la vigueur de l'âge et du talent au service de la plus grande et de la plus noble des causes, celle de l'Eglise.....

Ceux de nos lecteurs qui sont membres de l'apostolat de la prière, apprendront avec une grande satisfaction que Pie IX regarde cette association comme un des grands moyens d'assurer le succès du concile du Vatican et qu'il vient de recommander la récitation, au moins partielle, du rosaire comme un des plus puissants remèdes aux maux qui pèsent sur le monde. Dans un décret, par lequel il accorde une indulgence plénière, par semaine, pendant la durée du concile, à ceux qui auront récité tous les jours de cette semaine les cinq dizaines du chapelet, le souverain Pontife

s'exprime ainsi : " De même qu'autrefois saint Dominique se servit de cette prière comme d'un glaive invincible pour détruire la funeste hérésie des Albigeois, qui menaçait de bouleverser la paix et la tranquillité de la chrétienté, ainsi les fidèles se faisant comme une armure de la récitation quotidienne du rosaire, réussiront plus facilement avec le puissant secours de la mère de Dieu immaculée, et avec l'autorité du concile œcuménique convoqué par nous, à exterminer et à déraciner les erreurs monstrueuses qui, de nos jours, se sont partout répandues."

De plus, nous avons le plaisir d'annoncer à ces mêmes associés que le père général des Franciscains leur a promis la communication des mérites de son ordre, qui compte un si grand nombre de maisons. Ajoutons à cela une messe basse qui se dit tous les jours à Toulouse, en France, et nous aurons une idée des innombrables faveurs qui attendent tous ceux qui sont déjà ou qui voudront devenir membres de cette pieuse association.

C'est bien le temps de nous écrier : " Quo de bien à faire ; mais aussi, que de moyens à notre disposition."

Dans quelques jours nous aurons au milieu de nous les deux cents zouaves pontificaux canadiens qui, les premiers, ont donné à leurs jeunes compatriotes l'exemple d'un sincère dévouement à la personne de Pie IX.

Leur arrivée, nous l'espérons, sera marquée par des fêtes, des réjouissances qui perpétueront le souvenir des sacrifices qu'ils se sont imposés. Des voix éloquentes se trouveront sur leur passage pour leur dire bien haut que leur conduite exemplaire, que leur soumission à leurs chefs, que leur bravoure dans le danger ont acquis à leur patrie un des plus beaux titres à la gloire. Ce ne sont donc pas seulement des félicitations qu'on devra leur adresser, mais l'expression de la plus sincère reconnaissance, puisqu'en allant faire

un rempart de leur corps au saint père, ce ne sont pas seulement la piété filiale, la foi, le dévouement de deux cents Canadiens qu'ils ont fait connaître à l'Europe, au monde entier, mais la foi, l'amour et la vaillance de tout un peuple.

Enfin que l'on fasse tant et si bien pour eux, qu'on décide un nombre égal de nos jeunes compatriotes, qui seront témoins de leur triomphe, à aller aussitôt remplir les vides que les arrivants ont laissés dans la ville éternelle.

A ceux qui hésiteraient à suivre leurs traces, nous dirons : Pouvez-vous aspirer à un titre plus honorable qu'à celui de soldat du pape !

Être simple légionnaire dans la milice pontificale, ne procure-t-il pas plus de gloire que les grades les plus élevés dans les armées d'un puissant empereur ? N'avez-vous pas entendu ce chant, si simple mais si vrai et si sublime des zouaves de Blois ?

“ Vous êtes, le noble cortège ”

“ De la plus noble royauté. ”

Mais le pape n'est-il pas le roi des rois, le roi par excellence ? Son front, chargé de la triple couronne, ne rayonne-t-il pas toutes les gloires de la royauté ensemble ? Le pape ne peut-il pas dire comme son divin maître : *Rex ego sum. Je suis vraiment roi ?* O soldat du pape, que vous êtes donc soldat d'un grand roi !

Qu'est-ce qui constitue la grandeur d'un roi ? C'est sa dynastie, c'est l'étendue de ses domaines. Quelle dynastie que celle de Pie LX ! 250 prédécesseurs ! Et les limites de son domaine ne sont-elles pas celles du domaine de Jésus, et Jésus-Christ n'est-il pas institué par Dieu son père, propriétaire de l'univers : “ *Data est mihi omnis potestas, in terrâ. Tout pouvoir m'a été donné, sur l'univers.* ” O que le soldat du pape est un glorieux soldat !

La grandeur d'un roi, c'est sa puissance, son autorité personnelle. Qui est fort, qui est puissant comme le pape ? Où est l'autorité qui puisse être comparée à

la sionne ? Saint Léon recula-t-il devant Attila ? Eut-il peur de Genséric.

Qu'est-ce qui fait encore la grandeur d'un roi ? Ses vertus, et les principales vertus d'un monarque, sont la justice et la clémence. Disons avec un écrivain catholique : "La justice est au cœur de Pie IX, comme dans son temple; et quand elle s'exilerait de l'univers, on la trouverait à Rome." L'Irlande, la Pologne et tous les pays opprimés sont là pour proclamer la justice de ce grand pape. Et quant à la seconde de ces deux vertus, qui peut dire avec autant de vérité que Pie IX : *Rex pacis*, je suis le roi de la paix et de la clémence.

Nous pourrions nous étendre bien longuement sur ce sujet; mais nous croyons avoir assez dit pour démontrer qu'il y a plus de gloire véritable, pour l'homme qui a la foi, à être simple soldat du pape que général en chef de l'armée d'un grand empereur.

Ainsi donc, jeunes compatriotes, si vos pas leur font entendre leurs voix, s'ils vous invitent à l'honneur d'aller servir Pie IX, dites adieu à ce que vous avez de plus cher ici, franchissez l'espace, allez vous jeter au pied de notre pontife bien-aimé, et lui demandez de bénir vos armes.

Quelque soient les services que vous lui rendiez, votre récompense ne vous laissera rien à désirer.

"Vous êtes le noble cortège

"De la plus noble royauté."

Faute de place, la suite de la causerie agricole est remise au prochain numéro.

**Aloys et Marguerite.**

(Suite.)

"Le jour suivant était la veille d'une fête de la Sainte-Vierge : une messe fut dite pour les pauvres chers fugitifs. Nous demandions au Cœur de Jésus



que, par honneur pour sa divine Mère, la belle fête du lendemain ne se passât pas sans qu'il nous fit savoir où était Aloys, et sans que lui et sa sœur fussent incorporés à la sainte Eglise catholique. Je dirai plus, et je suis sûr de ne pas vous étonner, pieux lecteurs; nos demandes étaient écrites sur un papier que je portai à l'autel; je le conserve encore. Un désir ardent pour être tout surnaturel et pour Dieu, n'en est pas moins une passion, et toute passion a des ingénuités qui déjouent la discussion. Dieu aime la simplicité de la foi; il ne laissa pas longtemps la nôtre sans récompense.

“ Peu après que je fus descendu de l'autel, on vint m'annoncer qu'on connaissait la ville où Aloys était captif. C'était une ville de bains, sur les bords de la mer, pas très-éloignée de celle où nous nous trouvions. Appelons-la *Mex*, pour fixer l'attention. La prudence m'oblige de taire les noms des lieux, de ne pas donner aux personnes leurs noms accoutumés et d'omettre plusieurs détails.

(A continuer.)

**CONDITIONS:**

La Gazette des Familles Canadiennes paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, St. Jean Chrysostôme (Lévis).

✍ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnés pour la ville et les paroisses environnantes.